

## La machine à laver

Pour aller à Montgrand il faut sortir de la ville basse de Carcassonne dessinée par Vauban, traverser l'Aude sur le pont vieux. Emprunter la rue « du Lavoir » jusqu'à l'église « St Gimer » et passer à l'ouest de la « porte d'Aude ». On passe ainsi en revue et sans y prêter attention, plus de mille ans d'histoire et de contes avec : Charlemagne, Dame Carcas, Roger Trencavel et Simon de Montfort.

Puis la route s'élève peu à peu vers Palaja qui comptait en 1955 deux cent quatre vingt dix habitants blottis autour de leur église fortifiée. Le domaine de Cassagnac que l'on traverse après le village possède les dernières vignes qui sont à Montgrand remplacées par de la garrigue à moutons. Hormis Cassagnac et Montgrand aucune habitation pendant 2 km.

Altitude 511 m. Le corps de ferme est dominé par un «*puòg*» ou «*puèg*» que l'on peut apercevoir d'une bonne trentaine de km d'où le nom de Montgrand. C'est une construction dont la façade principale est orientée nord. Pour les bâtisseurs l'essentiel n'était pas de se réchauffer aux rayons du soleil mais bien de se protéger du vent dominant le terrible Cers, tout aussi puissant que le Mistral.

La maison d'habitation principale est très simple. La porte d'entrée donne sur un couloir qui distribue à droite sur une cuisine salle à manger et à gauche sur deux chambres. Il faut traverser la première chambre pour accéder à la seconde. L'eau n'y est pas courante puisqu'il faut aller la chercher au puits en face l'entrée de la bergerie pour ce qui est de l'eau ordinaire.

La citerne distante de 500 m nous offre l'eau potable.

Les WC sont rustiques, dehors, mitoyens avec les lapins. Ils me rappellent ceux de mon enfance en Normandie. Mais il manque le cœur percé dans la porte.

Pas de salle de bain. Le lavage corporel se fait dès que le temps le permet dans les auges de la citerne soit dans de grandes bassines à la cuisine. A la manière western.

Dans le fond de la maison d'habitation principale, un couloir amène sur la gauche à la bergerie et à droite vers l'étable où étaient les bœufs de trait. De là on accède à la petite maison qui devait être la maison du « *ramonet* ». Celle là même où était né Roger Vencell en 1914

Au dessus de la maison principale et de la bergerie mais aussi de l'étable, un grenier. L'on accède à ce grenier par un escalier droit, en bois, à partir du couloir mais aussi par un portail du coté arrière de la maison où se trouve l'aire de battage.

Dans ce grenier une petite pièce a été aménagée avec deux cloisons. Ça sera ma chambre car en bas c'est un peu la bousculade. La première chambre sera réservée pour les parents, tandis que l'autre sera partagée par Dani, Michou et Martine.

De cette dernière pièce je débarrasse le grand-duc que nous avons trouvé là, empaillé, toutes ailes déployées avec une envergure de plus d'un mètre cinquante et qui deviendra mon compagnon, là-haut au grenier, jusqu'à ce qu'il tombe littéralement en poussière.

Dans ma chambre, personne n'y vient jamais. Il y a une araignée qui apparaît dès que j'allume la lumière, un nid d'hirondelles que je conserve soigneusement. Plus tard j'occuperai la chambre sud du ramonétage.

La vie à la ferme n'est pas des plus réjouissante pour les enfants que nous sommes, habitués que nous étions à partager nos jeux avec des camarades du même âge. Et puis de temps en temps l'on nous demande d'aider à une tâche quelconque.

La quête de l'eau potable dans des cruches à la citerne ou porter le linge au ruisseau qui coule en dessous de la cascade «païchère » sous le verger du poirier. C'est chaque fois une expédition qui, tous les jours répétée, n'est pas toujours appréhendée avec enthousiasme.

L'année suivante, en été 1956 si je me souviens bien, la première machine à laver le linge fait son apparition à la maison.

Ah la machine à laver ! C'est une merveille. Songez donc :

Un beau cylindre chromé, ouvert sur le dessus, de quatre vingts centimètres de diamètre et autant de hauteur. Il possède en son fond une sorte de calotte de caoutchouc qui tourne sur un axe vertical au moyen d'un moteur électrique fixé sous le cylindre. Lui même monté sur pieds à roulettes.

Et ça lave.

Et quand le linge sale devient propre, on passe à l'essorage.

L'essorage. Avant ? C'était fastidieux et pénible surtout quand il fallait essorer des draps gorgés d'eau par exemple.

Maman à un bout, tournait dans le sens des aiguilles d'une montre. Bien sur je tournais moi aussi dans le même sens et bien sur ça ne collait pas. Alors nous changions de sens, mais généralement ensemble dans l'autre sens. Et ça n'allait pas non plus. L'essorage moderne a fait voler en éclat le quiproquo qui me valait quelques petites réflexions que je ressentais comme profondément imméritées.

L'essorage moderne était devenu facile, simple, enfantin même, surtout au début. Il consistait à faire passer le linge gorgé d'eau entre deux rouleaux de caoutchouc rugueux qui l'écrasait et l'expurgeait ainsi de son eau qui grâce à Newton, retombait dans le cylindre.

Ça marchait et c'était absolument génial. Surtout pour Maman.

Ce travail nécessitait un peu plus de force et Maman demandait de l'exécuter au petit homme que je commençais à devenir.

On n'arrête pas le progrès.

*Écrit à Château Neuf de Guerci*

*En fin de premier jour de confinement à Coronavirus.*

**Robert JAEGER-GARTZ**

Un petit poème d'un glorieux anonyme traduit bien la légende  
de Dame Carcass.

*Dans un tout autre temps,  
La belle Carcassonne aux mains des musulmans,  
Attira Charlemagne qui voulut la reprendre.  
Balaach, prince et seigneur sortit à vive allure  
Suivi au pas de course de ses preux chevaliers.  
Il n'eut pas tôt franchi les murs de son bastion  
Que déjà il mourut.  
On pleura fort dans la cité  
Où l'empereur victorieux allait pour conquérir.  
Dame Carcas alors,  
vertueuse et vaillante veuve du défunt maure,  
Se para de ses armes et dirigea ses hommes.  
Elle tint et tint encore et cinq années passèrent.  
C'était merveille que cette femme,  
Charlemagne l'admirait,  
Et le comte Oliban, son plus grand favori,  
L'aimait d'un amour tendre.  
Mais Dame Carcas combattait et combattait toujours,  
Dressant sur les remparts  
Des mannequins de paille costumés en soldats  
Quand ceux-ci se mouraient.  
Les vivres vinrent à manquer,  
La noble Sarrazine n'avait plus à offrir  
A son peuple en guenilles  
Qu'un tout petit cochon, une mesure de froment.  
Elle gava le pourceau du grain qui lui restait,*

*Et puis le fit jeter par dessus les créneaux.  
Charlemagne contemple le porcelet dodu  
Écrasé sur le sol à deux pas de ses pieds,  
De son ventre gonflé s'échappe un flot de grains.  
Nul ne peut assiéger  
Un peuple qui nourrit ses cochons de bon blé.  
Il se retire alors,  
L'amoureux Oliban essuyant sur ses joues les larmes de l'adieu.  
La princesse guerrière se sachant victorieuse  
Et bien trop solitaire  
Fait retentir les cloches avant qu'ils disparaissent,  
Les rappelle auprès d'elle tant elle craint leur départ,  
Dame Carcas sonne et la cité se donne,  
Au bourdon de l'amour.*

---

---